



Caresses

Serge Cazenave-Sarkis

« Il n'y a pas de pire souvenir qu'un souvenir interrompu. Refaire le trajet tout seul et revoir le soleil se lever juste pour soi. Se retenir de sourire – escamoter les jours – se soustraire au temps qui passe – compter en larmes en attendant les prochaines comme autant de raisons pour continuer à vivre. Et puis... Et puis c'est demain. Déjà. C'est déjà demain... »

– Alors ! C'est pour aujourd'hui ou pour...

– Voilà ! Voilà !

Emmanuelle reposa le cahier de Pierre qu'elle lisait pour la énième fois et sortit servir en essence le client impatient.

– Ah ! quand même...

Il avait changé – d'un jour à l'autre – à peu près une année avant sa première attaque. Exactement la semaine qui suivit la mort de notre chien, un magnifique setter auquel il était très attaché, et surtout, comment oublier, après la mystérieuse disparition de la petite Maude, la fille des boulangers. Une môme adorable, rousse comme du miel, avec un visage comme on en voit seulement dans les publicités.

Les nombreuses battues, auxquelles il participa, s'avèrent vaines. Le moral de Pierre subitement dégringola, et lui qui auparavant était gai, doux, tendre et attentionné, devint absent – son allure naturellement lente se mua en une quasi-immobilité. La raison de son extrême lenteur – cette manie qui lui prit de caresser tout, absolument tout ce qui se trouvait sur son passage...

Il n'était plus question qu'il serve à la pompe et encore moins à l'épicerie. Son attitude n'était pas de nature à améliorer notre maigre chiffre d'affaires. Notre clientèle, constituée en grande partie de personnes âgées, n'appréciait pas outre mesure cette familière façon d'être nouvellement reçue et encore moins d'être servie.

Ce besoin qu'il avait de vouloir hausser systématiquement la température de toute chose ! Y compris des plaquettes de beurre ou de margarine ! Je ne me souviens plus si c'est après la remarque outrée d'un client concernant un dessert glacé ou d'un poisson surgelé que je décidai de lui demander de ne plus remettre les pieds au magasin. « Le temps que tu retrouves ton état normal... » lui avais-je dit avec précaution. Il n'avait pas discuté. Il m'avait souri, et puis, sans rien dire, après avoir tenu dans sa main le bouton de la porte de la cave pendant des secondes qui me parurent sur le coup une éternité, il y était descendu pour n'en ressortir que le soir. J'étais épuisée. Malgré tout, à certaines heures, il y avait du travail pour deux. Mais c'était ça ou plus de travail du tout !

Je m'habituai. Je me levai plus tôt et me couchai plus tard. Très vite, trop occupée que j'étais, je ne pris plus garde aux allées et venues de Pierre. Du moment qu'il n'était pas dans mes pattes, j'étais satisfaite.

Sans changer totalement de comportement, côté « chaufferette », il se calma. Je n'eus plus besoin de lui préchauffer ses couverts pour lui éviter de manger froid, quel paradoxe ! Toujours caressant, il reprit peu à peu un semblant de vigueur. Il s'éprit même de jardinage. Il combla les trous des vieux postes arrachés, et embellit de façon remarquable notre modeste station. C'est vrai qu'elle en avait besoin ! Surtout du côté des vieilles cuves de feu le « super », près de l'ancien pont élévateur rouillé qui ne servait déjà plus quand, vingt ans plus tôt, nous avions repris l'affaire.

Au village, on reparla de la petite Maude. Tant de bruits avaient couru sur le caractère peu communicatif de son père, de ses sourires gênés, ambigus, disaient certains, de son semblant de peine au cimetière – « Pas une seule larme ! » remarquèrent d'autres –, qu'il finit, désespéré, par se pendre dans son fournil. « Qui ne dit rien consent ! » se satisfirent la plupart.

J'héritais donc, sans l'avoir voulu, d'un dépôt de pain. Du pain de grand magasin. De celui-là même qui nous avait fait si peur quand il s'était installé dans la commune voisine. Et comble de crainte pour le moins fondée, alors que lasse je nous imaginai revendant notre station-épicerie, le directeur de la grande surface en question, accompagné de son conseiller financier, vint nous faire une proposition d'achat.

L'offre n'était pas inintéressante, elle méritait que l'on y réfléchisse. Pierre, qui avait pris la discussion en cours, fut catégorique – injurieux même !

– C'est non ! Et vous allez nous foutre la paix avec votre fric !

Je ne sus comment faire pour calmer sa fureur. Je me tus et sans intervenir je laissai repartir les deux hommes contrits. Les portières claquèrent. La voiture disparut... J'étais anéantie, et Pierre hurlait toujours.

– Non, mais tu as vu les charognards ! Des charognards ! Ah ! les salauds...
Salauds !

Je ne comprenais pas qu'il se mette dans un état pareil, je mis ça sur le compte de sa dépression. En me rapprochant de lui, il s'apaisa et se mit aussitôt à me caresser les cheveux, mais d'une drôle de façon – en les massant –, poignée après poignée, y agrippant ses doigts comme s'il voulait grimper le long d'une corde. Quand il me saisit la nuque, un frisson désagréable me parcourut, je pris peur. Il dut le sentir, il me broya affectueusement l'épaule et repartit à ses occupations.

Du monde patientait depuis un moment dans le magasin. Je l'oubliai.

Et les jours passaient, opaques, comme sablés – nous étions à table, j'avais fermé l'épicerie, la télé était éteinte, depuis que Pierre avait installé à l'extérieur un système de haut-parleur qui nous passait en boucle des musiques douces qu'il avait lui-même choisies, nous ne la regardions plus, ou que très rarement –, quand bruyamment un coup de klaxon punctua nos solitudes.

– Bouge pas, j'y vais ! proposa Pierre.

Habitée à tout faire moi-même, je ne l'entendis pas et me levai pour aller servir.

– Je te dis que j'y vais ! cria-t-il en me repoussant violemment sur ma chaise.

La voiture, une voiture de sport rouge, lui faisait face, et ce que je craignais se produisit. Il se mit à la caresser de bout en bout – plusieurs fois... Sa propriétaire le regardait amusée – flattée, habituée sans doute à ce que l'on fasse des compliments sur son bolide. Au bout d'un moment, considérant qu'il était temps que l'on s'occupe d'elle, en dissimulant mal un charmant accent britannique, elle exprima poliment mais fermement son désir d'être servie. Pierre leva les yeux et cessa de passer la paume de ses mains sur la carrosserie. Sans cesser de la regarder, il se dirigea vers la pompe et décrocha le pistolet... J'ai senti qu'il allait se passer quelque chose, sans

savoir, j'ai crié : « Poussez-vous, vite ! », mais déjà, d'une main, il l'avait saisie au visage, et glissé le pistolet d'essence dans son décolleté, juste entre ses seins. J'ai hurlé. L'essence coulait à flots. D'un coup d'épaule, je réussis à le déséquilibrer. La jeune femme en profita pour se défaire de son emprise et quitta la station sans demander son reste. J'ai toujours le bouchon du réservoir sur la cheminée, je l'ai gardé. Elle n'est jamais revenue. Pierre hoquetait, hagard, il tournait sur lui-même, cherchant un appui pour ne pas tomber. Il tressaillit une première fois – je le retins à temps –, il tressaillit à nouveau victime d'une nouvelle attaque. Je ne pus le retenir, tous ses muscles l'ayant abandonnés, son corps était devenu immensément lourd... Comme deux ours enlacés, nous nous effondrâmes dans une copieuse mare de carburant toute prête à nous griller à la première étincelle.

Pierre resta peu de temps à l'hôpital. Je profitai de son absence pour souffler. Je fermai la station et me mis à mon tour à jardiner – enfin, à entretenir les plates-bandes, massifs et autres murettes végétales qu'il avait joliment aménagés. Une façon d'être un peu avec lui... Je me permis aussi (chose qu'il ne voulut jamais négocier) de rétablir le silence en coupant le sifflet aux Schubert, Mozart et compagnie... Ils commençaient à me porter sur le système ! Place aux chants des oiseaux ! J'avais besoin de choses simples, de naturel, de légèreté... Les jours passés m'avaient plombée. Je n'aspirais qu'à deux choses : que Pierre recouvre la santé, et qu'ensemble nous repartions d'un bon pied.

Je n'en obtins aucune.

En arrosant les suspensions accrochées aux tuyaux de ventilation des vieilles cuves, je perçus comme des plaintes – très faibles, accompagnées de grattements... J'ai tout de suite pensé à un petit animal, un chat ou un rat, qui se serait coincé sous un des bacs à fleurs en béton qui délimitaient la partie abandonnée de la station. Mis à part la dépouille sèche d'un malheureux hérisson mort depuis longtemps, je ne découvris aucune bestiole. En écoutant mieux, je parvins à localiser les étranges miaulements. Ils ne provenaient pas du sol mais d'en l'air ! En dehors des tuyaux de ventilation dressés comme autant de jeunes troncs d'arbres étêtés, je n'avais au-dessus de moi que le ciel.

L'oreille plaquée sur chacun des tubes, je repérai celui qui répercutait le plus les sons, provenant cette fois non pas du ciel mais du sous-sol, du fond de la cuve ! Il

était totalement impossible qu'un animal, même de la taille d'une puce, puisse s'infiltrer au travers des filtres placés à l'extrémité des tubes coudés. Je n'y comprenais rien ! Les grattements venaient d'en bas tandis que les « voix » d'en haut... À quoi bon réfléchir, je perdais du temps... Ils ne servaient plus à rien ces tuyaux, je pouvais les couper ! Je me munis d'une scie à métaux et attaquaï à un mètre du sol la coupe du tuyau suspect. La lame de ma scie mordait mal le métal, celui-ci était très dur. En une heure, je l'avais à peine entamé. Je mis trois jours pour le sectionner. Les plaintes avaient cessé – à moins, qu'ayant remis la musique, je ne pus les entendre... Oui, et même un peu plus fort – une appréhension... Étais-je à mon tour devenue folle ? Ou bien...

Ce même jour, le taxi ambulance déposa Pierre devant la maison. On l'installa dans un fauteuil roulant. Il paraissait en forme – juste, il ne bougeait plus. Cela ne le changeait pas trop. Après m'avoir remis tous les papiers et ordonnances requis, l'infirmier nous laissa seuls. M'étant engagée à m'occuper entièrement de lui, toilette et soins compris, je n'eus pas à me soucier des visites pour le moins importunes et contraignantes des aides à domicile.

Le soleil était doux, nous ne rentrâmes pas tout de suite. J'avais dirigé le fauteuil dans la direction des vieilles cuves. Mon bout de tube à la main, je fixai Pierre. Il faisait des efforts pour me dire quelque chose. Aucun son ne sortait de sa bouche. À peine avançait-il les lèvres comme pour former un O. Il mettait sa bouche en cul-de-poule, comme on dit.

– J'ai compris ! lui dis-je. J'ai tout découvert, dans la cave, le trou, tout... Viens, on va aller *le* voir...

J'ai poussé le fauteuil jusqu'au tuyau. Puis, en lui prenant la main dans laquelle j'avais auparavant glissé un biscuit, je l'ai aidé à le faire pénétrer à l'intérieur. Le biscuit se brisa en petits morceaux et parvint plus facilement à tomber au fond de la cuve.

– On lui en donne un autre ?

Son visage s'illumina, et le paquet y passa.